

parti de la reine était hors d'état de contrebalancer l'autorité que donnaient à ce prince sa naissance, ses talents et son audace. Dévoré d'une ambition insatiable, il savait cacher les projets les plus sanguinaires sous le voile de la loyauté. Lorsqu'il avait une fois pris sa résolution, aucune considération de parenté, de justice ou d'humanité ne pouvait le détourner de son but. Sa personne, dit Hume, était aussi difforme que son âme, sa taille était petite et contrefaite, ses traits durs et repoussants, et son caractère offrait un hideux mélange d'insolente hardiesse et de ruse, d'ambition basse et ardente et de cruauté. Au premier bruit de la mort du roi, il hâta son retour, prit le titre de protecteur du royaume, fit arrêter ses principaux ennemis, qu'il dénonça au jeune Edouard V comme fauteurs de complots dangereux; puis, secondé par Buckingham, il entoura Edouard de ses propres créatures et le conduisit à Londres, tandis que la reine, saisie d'épouvante à son approche, se réfugiait avec son plus jeune fils dans l'abbaye de Westminster. Moitié par ruse, moitié par force, le duc de Gloucester sut l'arracher d'entre ses bras; alors il leva le masque et déclara ses vœux illégitimes, en contestant la validité du mariage d'Edouard IV avec Elisabeth Woodville, leur mère, comme conclu au mépris d'une promesse antérieurement faite à lady Éléonore Butler. C'était un prétexte ridicule; mais Richard, qui méditait déjà le sombre drame de la Tour de Londres, n'avait pas le choix des motifs qui pouvaient en affaiblir l'horreur aux yeux du peuple. Après quelques scènes d'hypocrisie bouffonne, où Richard affectait de repousser la couronne, qui lui était offerte par Buckingham au nom des lords, il consentit enfin à obéir à la voix de son peuple, puisqu'il était le seul héritier légitime et qu'il avait été choisi par les trois États. Le lendemain, Richard se rendit en cérémonie à Westminster, où il prit possession de son prétendu héritage, en se plaçant sur le siège de marbre dans la grande salle, et de là il se rendit à Saint-Paul, où il fut reçu processionnellement par le clergé et salué par les acclamations du peuple (26 Juin 1483). Nul, depuis cette époque, ne vit plus le jeune roi Edouard V ni le duc d'York, son frère, qui avaient été enfermés à la Tour de Londres; leur destinée fut pendant quelque temps un mystère; mais la sanglante vérité ne put être entièrement étouffée par les murs épais du sombre monument; les soupçons du public s'éveillèrent, et furent bientôt excités par les ennemis du nouveau roi, sur la tête duquel s'annonçait un orage menaçant. Il croyait avoir fait disparaître tous ceux qui pouvaient lui disputer la couronne, ainsi que leurs partisans; mais la haine qu'il inspirait lui eut bientôt trouvé un compétiteur, d'autant plus dangereux, qu'il était hors de la portée de ses coups. Dans une réunion secrète des principaux ennemis de Richard, Morton, évêque d'Ely, proposa d'offrir la couronne au jeune Henri Tudor, comte de Richmond, alors réfugié auprès du duc de Bretagne, et qui, du droit de sa mère, représentait la maison de Lancastre. La conspiration avait pour âme Buckingham, le confident et le complice de Richard dans tous ses crimes, mais qui venait de s'en séparer pour des motifs que l'histoire n'a jamais expliqués. On expédia un courrier en Bretagne pour presser le retour du comte en Angleterre, et le jour fut pris pour une révolte générale. Henri mit à la voile à Saint-Malo avec quarante bâtiments; mais le temps fut si orageux que, lorsqu'il atteignit la côte de Devon, il se trouva séparé de la plus grande partie de ses forces, et qu'il n'osa débarquer. Cependant Buckingham et beaucoup de nobles avaient déployé leur étendard. Abandonné de ceux qui l'avaient suivi, il tomba entre les mains de Richard, qui lui fit trancher la tête. Ses principaux complices échappèrent aux recherches et parvinrent à rejoindre Henri sur le continent, où la conjuration, que Richard avait cru étouffer en frappant son principal auteur, se montra de nouveau menaçante et redoutable. En vain le roi d'Angleterre multiplia autour de lui les exécutions, dans l'espoir d'anéantir tous ses ennemis; des défections journalières l'amènèrent à soupçonner la fidélité de ceux même qu'il avait le plus comblés de bienfaits. Il redoutait surtout lord Stanley, qu'il avait fait intendant de sa maison, mais qui avait épousé la comtesse de Richmond, la mère de son compétiteur. Sur ces entrefaites, ce seigneur lui demanda la permission d'aller visiter ses domaines du Cheshire et du Lancashire, où son influence était immense; Richard n'y consentit qu'avec peine, et retint son fils, lord Strange, à la cour, à titre d'otage, comme caution de la fidélité de son père.

Enfin, Richard reçut par ses émissaires l'avis que le comte de Richmond, avec la permission de Charles VIII, roi de France, avait levé une armée de trois mille aventuriers, la plupart Normands, et qu'une flotte se tenait à l'embouchure de la Seine pour les transporter en Angleterre. Il affecta de recevoir cette nouvelle avec joie, donna aussitôt ses instructions à ses amis des comtés maritimes, établit des postes de cavalerie partout où il le jugea nécessaire; puis il envoya chercher le grand sceau et alla fixer son quartier général à Nottingham, où il se trouvait plus rapproché de ses partisans du nord, sur la fidélité desquels il comptait principalement.

Le 1^{er} août 1485, Henri de Richmond mit à la voile à Harfleur; six jours après, il débar-

qua sur la côte du pays de Galles, à Milford, avec les bannis et les aventuriers normands, dont la troupe se trouva rapidement grossie par la défection et la révolte. Au premier bruit de son débarquement, Richard marcha à sa rencontre et enjoignit à toute la noblesse de le rejoindre à Leicester. L'homme qu'il redoutait le plus, lord Stanley, répondit qu'il était malade et retenu au lit. En même temps, celui-ci avait avec le comte de Richmond plusieurs conférences secrètes; toutefois, il n'osa se déclarer ouvertement; comme nous l'avons dit, il avait un fils retenu auprès de Richard, et il savait le roi implacable dans sa colère. Il recula donc devant Richmond et se tint à distance égale des deux partis, prêt à se décider suivant l'événement.

Le 21 août, Richard partit de Leicester, la couronne en tête, et campa à deux milles environ de la ville de Bosworth, point vers lequel le comte de Richmond s'avancait de son côté. Suivant quelques historiens, Richard, la veille de la bataille, eut une nuit sans repos et fut troublé par des visions affreuses, dans lesquelles il lui semblait reconnaître les ombres vengeresses de toutes ses victimes.

Dans sa tragédie de *Richard III*, Shakespeare s'est emparé de ces traditions populaires, auxquelles il a donné l'empreinte de son génie si profondément dramatique. Un premier spectre se dresse à côté du lit où le roi d'Angleterre dort d'un sommeil agité; c'est celui du prince Edouard, fils de Henri VI: « Que demain je pèse sur ton âme! Souviens-toi que tu m'as poignardé, dans le printemps de ma jeunesse, à Tewksbury: désespère donc et meurs! » Le spectre de Henri VI: « Quand j'étais mortel, mon corps, oint du Seigneur, a été par toi percé de trous meurtriers. Pense à la Tour et à moi! Désespère et meurs! Henri VI te le dit: désespère et meurs! » Le spectre du duc de Clarence: « Que demain je pèse sur ton âme, moi qui ai été noyé dans un vin fastidieux, moi, pauvre Clarence, que ta trahison a livré à la mort! Demain, dans la bataille, pense à moi, et que ton épée tombe émue! Désespère et meurs! » Les spectres de quatre autres victimes viennent également maudire Richard, puis les spectres des malheureux enfants d'Edouard se dressent à leur suite: « Songe à tes neveux étouffés dans la Tour! Soyons un plomb dans ton sein, Richard, pour t'entraîner à la ruine, à la honte et à la mort! Les âmes de tes neveux te disent: Désespère et meurs! » Le spectre de la reine Anne: « Richard, ta femme, cette misérable Anne, ta femme, qui n'a jamais dormi une heure tranquille avec toi, vient maintenant remplir ton sommeil d'agitations. Demain, dans la bataille, pense à moi, et que ton épée tombe émue! Désespère et meurs! » Le spectre de Buckingham: « J'ai été le premier à te pousser vers la couronne; le dernier j'ai subi ta tyrannie. Oh! dans la bataille, pense à Buckingham, et meurs dans la terreur de ton crime. Rêve, rêve d'actions sanglantes et de meurtres! Puisses-tu défaillir dans le désespoir, et, désespéré, rendre le souffle!... »

Richard se réveilla en proie à des troubles affreux, à la colère et à de sombres pressentiments; il annonça que le jour qui allait lui être fatal à l'Angleterre, et il jura d'infirmer un effroyable châtement aux comtes qui avaient arboré l'étendard de son rival. Ne voyant pas arriver lord Stanley, il ordonna qu'on tranchât la tête de son fils; mais on différa cette sanglante exécution, et le jeune homme fut sauvé. Le roi prit néanmoins, malgré son trouble et sa fureur, d'excellentes dispositions militaires; mais les principaux chefs, occupés de leurs propres ressentiments, ne lui obéissaient qu'avec une visible répugnance. Richard, déjà surpris de l'inaction de Stanley, vit de plus le comte de Northumberland rester tranquillement à son poste, et ses troupes prêtes à prendre la fuite ou à passer dans les rangs ennemis. Il harangua néanmoins ses soldats et leur promit la victoire; puis la bataille s'engagea entre les deux avant-gardes, que commandaient le duc de Norfolk, pour Richard, et le comte d'Oxford, pour Richmond. Nous allons emprunter l'événement à la chronique de Hall, rapporté par M. Fr.-Victor Hugo, dans sa poétique et savante traduction de Shakespeare:

« Le roi avait à peine fini de parler, que les deux armées s'aperçurent. Seigneur! avec quelle hâte les soldats bouclèrent leurs casques! Comme les archers eurent vite tendu leurs arcs et serré leurs plumets! Avec quelle promptitude les piquiers brandirent leurs haches et essayèrent leurs lances! Tous prêts à se jeter dans la mêlée, dès que la terrible trompette aurait sonné la fanfare sanglante de la victoire ou de la mort. Entre les deux armées, il y avait un grand marais, que le comte de Richmond laissa sur sa droite, dans l'intention d'en faire un rempart pour son flanc; par ce mouvement, il mit le soleil derrière lui et en plein sur le visage de ses ennemis. Quand le roi Richard vit que les compagnies du comte avaient passé le marais, il commanda en toute hâte de marcher sur elles. Alors les trompettes retentirent et les soldats crièrent, et les archers du roi firent vaillamment voler leurs flèches; les archers du comte ne restèrent pas inactifs et ripostèrent vigoureusement. La terrible décharge une fois passée, les armées s'abordèrent et en vinrent aux mains, n'épargnant ni la hache ni l'épée; et ce fut alors que lord Stanley fit sa jonction avec le comte... Tandis que les deux avant-gardes combattaient ainsi mortellement, cha-

cune voulant vaincre et écraser l'autre, le roi Richard fut averti par ses éclaireurs et par ses espions que le comte de Richmond, accompagné d'un petit nombre d'hommes d'armes, n'était pas loin; s'étant approché et ayant marché vers lui, il reconnut parfaitement son personnage à certains signes et à certaines particularités sur lesquels il avait été renseigné. Enflammé de colère et tourmenté par une haineuse rancune, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, galopa hors des rangs de son armée, laissant l'avant-garde combattre, et, comme un lion affamé, courut sur le comte, la lance en arrêt. Le comte de Richmond aperçut bien le roi qui venait furieusement à lui; cette bataille devant décider de toutes ses espérances et de tous ses projets de fortune, il saisit avidement cette occasion de se mesurer avec son ennemi, corps à corps et homme contre homme. Le roi Richard s'élança si vivement, que du premier choc il abattit le drapeau du comte en tuant son porte-étendard, sir William Brandon, renversa hardiment, après une lutte à bras raccourci, sir John Cheyne, qui voulait lui résister, et s'ouvrit ainsi le passage à coups d'épée. Alors le comte de Richmond résista à sa fureur et le maintint à la pointe de l'épée; mais déjà ses compagnons croyaient la partie perdue pour lui et désespéraient de la victoire, quand sir William Stanley vint à son secours avec trois mille hommes solides. Alors les gens de Richard furent repoussés et mis en fuite, et le roi lui-même, tout en combattant vaillamment au milieu de ses ennemis, fut frappé à mort, comme il l'avait mérité. »

Trahison! trahison! s'était écrié Richard en voyant le mouvement de Stanley; mais il tint parole, il ne chercha point à s'échapper par la fuite. « Je ne reculerais point d'un seul pas, avait-il dit, ce jour finira toutes mes batailles ou ma vie: je mourrai roi d'Angleterre. » La couronne ne lui fut arrachée de la tête qu'après sa mort, et ce fut Stanley qui la ramassa et la posa encore toute sanglante sur le front de Henri, qu'il salua, le premier, roi d'Angleterre, sur le champ de bataille. D'unanimes acclamations accueillirent ses paroles, et Henri, fléchissant le genou, remercia Dieu de sa victoire (22 août 1485). La mort du Néron de l'Angleterre mit fin à la sanglante querelle des deux Roses et à la dynastie des Plantagenets; elle ferma pendant cent cinquante ans l'ère des guerres civiles en Angleterre. Par son mariage avec Elisabeth, fille aînée d'Edouard IV, le comte de Richmond réunit sur sa tête les droits des maisons d'York et de Lancastre, et inaugura, sous le nom d'Henri VII, la dynastie des Tudors.

Un épisode de la bataille de Bosworth a donné lieu à l'une de nos locutions littéraires les plus vives et les plus originales: *Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!* mais il est à croire que cet épisode n'est dû qu'à des récits légendaires fort incertains, car aucun historien n'en fait mention. Peut-être même ne doit-on l'attribuer qu'à l'imagination de Shakespeare, qui l'a revêtu d'une forme dramatique, dans sa pièce de *Richard III*. V. CHEVAL.

BOSWORTH, philologue et érudit anglais, né vers la fin de 1788 dans le Derbyshire, fut élevé à l'école de grammaire de Repton, dirigée par le Rév. Sleath. Il prit ses degrés à Aberdeen, comme maître es arts, et fut plus tard reçu docteur en philosophie et en théologie à Leyde (1834), à Cambridge (1839) et à Oxford (1847). Il s'adonna dès lors avec passion à l'étude des sciences et de la littérature. Il se livra surtout aux mathématiques, dans leurs applications à la science nautique et à l'astronomie. Mais désirant embrasser l'état ecclésiastique, il se familiarisa avec la langue hébraïque et les langues sémitiques en général, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, etc. En 1815, il fut nommé ministre de Bunby et de Ruddington, près de Nottingham. Là, tout occupé qu'il fut de ses devoirs religieux, il trouva le temps de se livrer de nouveau à l'étude de la littérature et d'écrire de nombreux mémoires pour diverses sociétés savantes ou littéraires. Etant ministre à Horwood, il publia plusieurs pamphlets sur la loi des pauvres (1817-1829), et quelques livres pédagogiques, entre autres une *Grammaire grecque* et des *Observations sur la construction latine*. Le mauvais état de sa santé, par suite du zèle avec lequel, outre ses grands travaux, il s'acquittait des devoirs de son ministère, l'obligea, en 1829, à se rendre en Hollande, où il remplissait les fonctions de ministre anglican, qu'il conserva jusqu'en 1832. Pendant son séjour en ce pays, M. Bosworth traduisit en hollandais le *Livre des prières communes*, donna ses soins à une édition de la Bible en hollandais, destinée à la Société biblique, et enfin écrivit un ouvrage intitulé *Origine des Hollandais et recherches sur leur langue*. Il fut ensuite nommé à la chaire évangélique de Rotterdam; mais il résigna cet emploi en 1840, pour retourner en Angleterre, où on lui offrait la cure de Waite, dans le comté de Lincoln. En 1842, il allait prendre celle de Carlington, près de Nottingham, lorsque sa santé, toujours chancelante, l'obligea de renoncer définitivement aux fonctions ecclésiastiques. C'est par ses recherches sur l'anglo-saxon et les dialectes qui en dérivent que le docteur Bosworth a acquis sa grande réputation de philologue. C'est en étudiant la formation de la langue anglaise et ses plus anciens mou-

vements qu'il reconnut la nécessité d'avoir recours à l'anglo-saxon, et il est le premier qui, dans ses *Éléments de grammaire anglo-saxonne* (1823, in-8°), ait dépouillé la grammaire de cet idiom des superfluités latines dont il est rempli. La publication de cette grammaire le mit en rapport avec les principaux savants d'Angleterre et du continent qui s'occupaient des mêmes recherches philologiques, entre autres Grimm, qui l'aidera souvent dans ses travaux, et le professeur danois Rask, dont il traduisit en anglais la grammaire anglo-saxonne, primitivement écrite en danois. Le docteur Bosworth n'employa pas moins de quinze ans à achever son grand ouvrage, le *Dictionnaire de la langue anglo-saxonne* (Londres, 1838, in-8°). Outre une méthode abrégée pour l'étude de l'anglo-saxon, ce dictionnaire donne la signification des mots saxons en anglais et en latin, avec les termes analogues des autres langues gothiques. Il est précédé d'un long travail sur l'origine et la connexion des langues scandinaves et germaniques et des principes essentiels de la grammaire anglo-saxonne. Cet ouvrage a été, depuis, publié en abrégé, sous le titre de *Lexique anglo-saxon et anglais* (1848, in-8°). Depuis cette œuvre importante, le docteur Bosworth a publié la version anglo-saxonne de l'*Histoire du monde* du roi Alfred, mise en latin par le moine espagnol Orosius. Dans cet ouvrage, Alfred a inséré une sorte de description de l'Europe, avec le récit du voyage d'un Norvégien nommé Ohthere, depuis les côtes de son pays jusqu'à la mer Blanche. Cette vieille histoire est fort intéressante, moins encore parce qu'elle est l'œuvre du roi Alfred que parce qu'elle nous donne des notions curieuses et exactes sur l'Europe au IX^e siècle. M. Bosworth s'est ensuite occupé de la publication des *Évangiles* en anglo-saxon et en masco-gothique, imprimés sur des colonnes parallèles. En 1829, M. Bosworth a été nommé membre de la Société royale; il l'est également de celle des antiquaires et fait encore partie de plusieurs autres sociétés savantes en Angleterre. Il a de plus été nommé membre de l'Institut royal de Néerlande, membre honoraire de la Société royale des sciences en Norvège et membre des sociétés littéraires de Leyde, Utrecht et Rotterdam.

BOSZORMÉNY, gros bourg de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, ch.-l. du district des Heidequies; 14,000 hab.

BOT adj. m. (bo — wallon *bot*, écumé, obtus, du lat. *bos*, bœuf, à cause de la forme du pied de cet animal). Usité surtout dans la locution *pied bot*, pied d'homme contrefait et le plus souvent réduit en longueur, augmenté en largeur, de façon à ressembler quelque peu au pied arrondi des animaux à sabot: *Cet enfant a les pieds bots*.

— Par ext. *Pied bot*, Personne qui a un pied contrefait: *Il est fort ingambe pour un pied bot*.

BOT s. m. (bott — du hollandais *boot*, bateau). Mar. Petit vaisseau des Indes orientales. Gros bateau flamand. Bâtimement cabotier, qui diffère peu du sloop.

BOTA s. f. (bo-ta). Métrol. Mesure espagnole de capacité pour les liquides.

BOTAL s. pr. m. (bo-tal). Anat. Usité dans la locution *Trou de Botal*, Ouverture qui, dans le fœtus, met en communication les deux oreillettes du cœur, et qui se ferme à l'époque de la naissance: *Quelquefois l'occlusion du trou de Botal n'a pas lieu complètement, et alors presque toujours cet accident donne lieu à une maladie connue sous le nom de cyanose ou maladie bleue*. (Focillon.)

BOTAL ou BOTALLI (Léonard), médecin piémontais, né à Asti au XVI^e siècle. Il fit ses études médicales sous Lanfranc et Fallopio, fut reçu docteur à Pavie, puis il parcourut les Pays-Bas et la Hollande, et vint en France. S'étant établi à Paris, il devint successivement médecin de Charles IX, du duc d'Alençon et de Henri III. Botalli, très-instruit, mais aussi très-systématique, rendit à peu près universel dans sa thérapeutique l'usage de la saignée, qui avait été abandonnée pour les purgatifs. Il eut à ce sujet, avec Bonaventure Grangier, une vive controverse, et vit la faculté de médecine de Paris se prononcer contre lui. Ce fut Botalli qui introduisit la pratique de saigner les femmes enceintes dans les cas de pléthore, et qui, le premier, a décrit avec exactitude l'ouverture qui, dans le fœtus, sépare les deux oreillettes du cœur et permet au sang de passer de l'une à l'autre sans traverser le poumon. Cette ouverture, qui est transitoire chez l'homme et que Galien connaissait, a reçu le nom de *trou de Botal*. Le savant médecin italien fit également preuve d'une grande sagacité, en combattant les idées admises en France sur les plaies d'armes à feu, qui étaient considérées comme véneuses, et il attaqua dans les pansements l'usage des tentes et des tamponnements. Botal a publié un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Commentarioli duo, alter de medicis, alter de agroti humore* (Lyon, 1565); *Observatio anatomica de monstruoso rene* (1565); *Admonitio de fungo strangulato* (1565); *Ratio incidenda vena, cutis scarificanda et hirudinum applicandarum modus* (1583); *De curatione per sanguinis missionem* (Lyon, 1577), ouvrage dans lequel il indique l'usage de la saignée, ainsi que dans le précé-